

BOOK REVIEW

PIERRE GUENANCIA, *L'HOMME SANS MOI, ESSAI SUR L'IDENTITE*, PARIS, PUF, 2023

Jérôme Roudier*

Keywords : Philosophie, Identité, cartésianisme, politique, cosmopolitisme.

Pierre Guenancia poursuit par cet ouvrage une réflexion menée de longue date. En effet, outre ses ouvrages sur l'histoire des idées et sur la philosophie cartésienne, dont il est un des plus grands exégètes, l'auteur produit ici une synthèse entre deux mouvements principaux de sa pensée, menés depuis le début de sa carrière. En effet, *L'homme sans moi* succède à la fois au célèbre *Descartes et l'ordre politique. Critique cartésienne de l'ordre politique* publié aux PUF en 1983, réédité chez Gallimard en 2012 et *Le Regard de la pensée. Philosophie de la représentation*, publié aux PUF en 2009.

L'homme sans moi procède d'un double regard. Il est à la fois celui d'un philosophe sur les comportements politiques de l'homme d'aujourd'hui et il entend proposer l'attitude politique fondamentale que devrait adopter un homme, quel qu'il soit et d'où qu'il soit, en philosophe. Fondamentalement, la thèse de Pierre Guenancia est assez simple, claire et efficace : un homme peut être n'importe quel autre homme ; le fond de ce qui constitue l'humanité réside dans une indifférenciation fondamentale qui permet à un être humain de se structurer avec une forme culturelle sociale et politique particulière, généralement liée à l'endroit où il est né. Par conséquent, il n'existe rien de substantiel dans les particularismes. Face à l'universalisme des droits de l'homme, Pierre Guenancia souligne l'indétermination fondamentale de tout homme, jusque et y compris son sexe.

En ce sens, l'homme est réellement sans « moi » si par moi on entend une identité conçue non comme un choix libre mais comme une structuration et une détermination fondamentale, originaire. Or, comme il le souligne dans son introduction, on assiste dans nos sociétés occidentales à une

* Jérôme Roudier is Prof. Dr. habil. at the Catholic University of Lille, France. Contact: Jérôme.roudier@univ-catholique.fr

essentialisation de l'identité, sous de multiples variantes, qui menace assez visiblement les valeurs de nos sociétés « ouvertes » et l'humanisme qu'elles supposaient.

Dans la première partie de son ouvrage, « Devenir Je », Pierre Guenancia propose une réduction du « moi » au « je ». Chaque homme, dans son individualité profonde, n'est pas une identité historique, familiale, tribale, nationale ou autre, mais une capacité de mettre à distance par la pensée toute forme d'identité et ainsi de la percevoir pour ce qu'elle est vraiment : une limitation, aussi bien personnelle (je ne suis que le produit de mon histoire), tribale (je ne suis que le membre de ce groupe) que nationale (je ne suis que français, italien...). L'auteur utilise les admirables analyses produites dans *Le regard de la pensée*, qui permettent de comprendre comment la pensée saisit l'objet en idée et ainsi se met en capacité de lui attribuer des potentialités qui sortent du cadre naturel, pour les appliquer à l'être humain lui-même : la mémoire, le jugement et l'imagination deviennent ainsi des modalités de déploiement de potentialités et non des déterminations identitaires.

Conséquemment, Pierre Guenancia insiste dans sa deuxième partie, « Un Je qui est un Nous », via Montaigne et Descartes essentiellement, sur le fait que l'indétermination fondamentale du sujet humain permet de voir tout « autre » en chaque « soi » : « dès lors qu'un individu devient capable de se voir comme un autre, il devient un sujet, il devient philosophe, même s'il n'a pas lu un seul livre de philosophie. » (p. 142) Le sens commun rejoint ici la plus fine philosophie dans l'évidence d'une identité commune à tous les hommes, fondée sur le constat que toutes les identités ne sont que des attributs.

La troisième partie de l'ouvrage « « Nous » sommes tous des hommes » approfondit l'analyse dans la direction d'une distinction entre le Je humain, qui peut être de partout et doit donc être surplombant, et la pesanteur du moi social. L'indication de la perte du « moi » dans le groupe en fusion est ici particulièrement éclairante sur ce qui se joue dans la tentation, pour l'individu, de se fondre dans quelque chose de plus « grand » que lui. L'erreur, bien entendu, consiste à vouloir mesurer son moi, à vouloir être « quelque chose » et, dès lors, face à la grandeur incommensurable du groupe, à s'anéantir en lui. Cette manière de vivre est à la fois profondément anti-philosophique, puisqu'elle suppose le refus de l'exercice de la pensée distinctive par nature, et inhumaine, puisqu'en plaçant l'accidentel comme le fond du vivre-ensemble, elle exclut de l'humanité ceux qui ne font pas partie du groupe.

La quatrième partie, « L'homme et la nature Questions et réponses » reprend le débat et interroge notre lien avec la nature, en philosophe à nouveau. Là encore, Pierre Guenancia insiste sur le choix fondamental qui est celui de chaque être humain entre une identité liée à ce d'où il vient ou une identité d'indifférence, donc d'ouverture par indétermination.

La conclusion de ce travail est double. D'une part, dans le post-scriptum à la quatrième partie, Pierre Guenancia souligne que l'individualisme, à trop renvoyer à l'importance du moi particulier, risque d'oublier l'humain en chacun : les sociétés modernes ne peuvent promouvoir impunément le moi. D'autre part, dans sa conclusion, l'auteur souligne que le lien substantiel qui lie les hommes ne peut résider dans autre chose que dans leur nature d'être pensant. Par cela, incluant une définition correcte de la pensée comme « pouvoir critique et dissociatif » p. 372, on peut mettre à sa place le lien social comme étant l'un des liens qui permet à l'autre d'exister dans sa différence.

L'ouvrage de Pierre Guenancia est à la fois simple et difficile. La thèse défendue est claire, simple, accessible par l'évidence même du sens commun : je ne suis pas grand-chose, voire rien, une chose qui pense. Pourquoi vouloir enfler cela, qui ne saurait d'ailleurs être rempli puisqu'il n'a pas de contenu mais est plutôt une fonction ? « Je » pense. Tout l'intérêt de cette réalité simple et commune consiste à comprendre que l'essentiel est de penser et que tout ce qui advient sous le regard de la pensée, y compris « moi », est accidentel et sujet à l'exercice de cette pensée. Remplir le moi, c'est limiter le je, ce pouvoir de penser librement.

La lecture de ce livre produit alors un effet assez curieux. D'une part, fallait-il ce recours à tant d'auteurs, lus sans esprit de secte ni préjugés, de Marx à Adam Smith et de Descartes à Kierkegaard, pour montrer une chose si évidente, accessible au simple regard lucide ? Le geste de Pierre Guenancia est ainsi profondément cartésien : la plus fine et profonde philosophie rejoint l'intuition naïve en la construisant et en la justifiant, en l'explorant et en permettant une compréhension plus complète, plus profonde. La philosophie s'engage ainsi en politique pour dégager les fondements sur lesquels un vivre-ensemble sain peut être construit : nos sociétés doivent permettre et valoriser l'indétermination en chaque homme, sa capacité à comprendre sans s'assimiler, à penser en distinguant. L'ouvrage souligne ainsi le risque majeur de toute institution politique : établir une substantification des particularités. Ainsi, lorsque Locke se demande « ce qui

fait de l'individu le même individu », p. 344, il ouvre une porte vers la séparation de l'homme d'avec son semblable. Le libéralisme politique, dont nous sommes les héritiers et qui forme l'objet profond des interrogations et des investigations de cet ouvrage, se comprend ainsi dans tout son étrange paradoxe. Il articule une liberté qui ne peut qu'être d'indifférence et d'indifférenciation principielle avec le politique qui ne peut s'abstraire du particulier. L'essai de Pierre Guenancia se situe ainsi dans la longue lignée des livres qui explicitent ce débat indépassable dans les sociétés contemporaines à leurs auteurs. Gageons qu'il n'est pas le dernier, et même souhaitons-le.